

JEANNE D'ARC

Samedi, 28 juin, a été inaugurée, à Nancy, la statue de Jeanne d'Arc ; cette statue, qui est l'œuvre du sculpteur Fremiet, est presque semblable à celle qui orne la place des Pyramides à Paris ; elle a été offerte à la ville de Nancy par M. Orisis, ce financier généreux qui a donné cent mille francs pour récompenser la plus belle œuvre de l'exposition universelle.

A ce propos, nous croyons intéressant de donner à nos lecteurs quelques passages de la superbe étude de Michelet sur Jeanne d'Arc ; c'est une des choses les plus fortes, les plus élevées et les plus touchantes que Michelet ait jamais écrites. Le récit de l'enfance de Jeanne a le charme poétique d'une légende, mais d'une légende réelle et véridique :

" Tandis que les autres enfants allaient avec le père travailler aux champs ou garder les bêtes, la mère tint Jeanne près d'elle, l'occupant à coudre ou à filer. Elle n'apprit ni à lire ni à écrire ; mais elle sut tout ce que savait sa mère des choses saintes. Elle reçut sa religion, non comme une leçon, une cérémonie, mais dans la forme populaire et naïve d'une belle histoire de veillée, comme la foi simple d'une mère. . . . Ce que nous recevons ainsi avec le sang et le lait, c'est chose vivante, et la vie même. . . .

" Son village était à deux pas des grandes forêts des Vosges. De la porte de la maison de son père, elle voyait le vieux bois des Chênes. Les fées hantaient ce bois ; elle aimait surtout une certaine fontaine près d'un grand hêtre qu'on nommait l'arbre des fées, des dames. Les petits enfants y suspendaient des couronnes, y chantaient. Ces anciennes dames et maîtresses des forêts ne pouvaient plus, disait-on, se rassembler à la fontaine ; elles en avaient été exclues pour leurs péchés. Cependant l'Eglise se défait toujours des vieilles divinités locales ; le curé, pour les chasser, allait chaque année dire une messe à la fontaine.

" Jeanne naquit parmi ces légendes, dans ces rêveries populaires. Mais le pays offrait à côté une tout autre poésie, celle-ci sauvage, atroce, trop réelle, hélas ! la poésie de la guerre. . . . La guerre ! ce mot seul dit toutes les émotions ; ce n'est pas tous les jours sans doute l'assaut et le pillage, mais bien plutôt l'attente, le tocsin, le réveil en sursaut, et dans la plaine au loin, rouge sombre de l'incendie.

" Jeanne eut sa part dans ces romanesques aventures. Elle vit arriver les pauvres fugitifs ; elle aida, la bonne fille à les recevoir, elle leur cédait son lit et allait coucher au grenier. Ses parents furent aussi une fois obligés de s'enfuir. Puis, quand le flot des brigands fut passé, la famille revint et retrouva le village sacré, la maison dévastée, l'église incendiée.

" Elle sut ainsi ce qu'est la guerre. Elle comprit cet état anti-chrétien ; elle eut horreur de ce règne du diable, où tout homme mourait en péché mortel. Elle se demanda si Dieu permettrait cela toujours, s'il ne mettrait pas un terme à ces misères, s'il n'enverrait pas un libérateur, comme il l'avait fait si souvent pour Israël, un Gédéon, une Judith.

" Ces aspirations puissantes, mais confuses encore, prirent une forme, un corps.

" Saint Michel, " le sévère archange des jugements et des batailles ", " les blanches figures des saintes, parmi d'innombrables lumières, la tête

parée de riches couronnes, la voix douce et attendrissante à en pleurer, " lui révélèrent sa vocation. " Jeanne, va au secours du roi de France, et tu lui rendras son royaume. " Quelques belles et glorieuses que fussent ces visions, sa vie dès lors avait changé. Elle qui n'avait entendu jusque-là qu'une voix, celle de sa mère, dont la sienne était l'écho, elle entendait maintenant la puissante voix des anges ! . . . Et que voulait la voix céleste ? Qu'elle délaissât cette mère, cette douce maison. Elle qu'un seul mot déconcertait, il lui fallait aller parmi les hommes, parler aux hommes, aux soldats. Il fallait qu'elle quittât pour le monde, pour la guerre, ce petit jardin sous l'ombre de l'église, où elle n'entendait que les cloches et où les oiseaux mangeaient dans sa main. "

Le jugement par lequel Michelet termine son récit est la vérité même, exprimée dans le plus magnifique langage.

" Oui, dit-il, selon la religion, selon la patrie, Jeanne d'Arc fut une sainte. . . . Il y a eu bien des martyrs ; l'histoire en cite d'innombrables, plus ou moins purs, plus ou moins glorieux. L'orgueil a eu

" Pureté, douceur, bonté héroïque, que cette suprême beauté de l'âme se soit rencontrée en une fille de France, cela peut surprendre les étrangers qui n'aiment à juger notre nation que par la légèreté de ses mœurs. Disons leur (et sans partialité, aujourd'hui que tout cela est si loin de nous) que sous cette légèreté, parmi ses folies et ses vices même, la vieille France n'en fut pas moins le peuple de l'amour et de la grâce.

" Le sauveur de la France devait être une femme. Elle en avait la mobilité, mais aussi l'aimable douceur, la pitié facile et charmante, l'excellence au moins du premier mouvement. Lors même qu'elle se complaisait aux vaines élégances et aux raffinements extérieurs, elle restait au fond plus près de la nature. Le Français, même vicieux, gardait plus qu'aucun autre le bon sens et le bon cœur. . . .

" Puisse la nouvelle France ne pas oublier le mot de l'ancienne : " Il n'y a que les grands cœurs qui sachent combien il y a de gloire à être bon ! " L'être et rester tel, entre les injustices des hommes et les sévérités de la Providence, ce n'est pas seulement le don d'une heureuse nature, c'est de la force et de l'héroïsme. . . . Garder de la douceur, de la bienveillance sans lui permettre de toucher à ce trésor intérieur, cela est divin. Ceux qui persistent et vont ainsi jusqu'au bout sont les vrais élus. Et quand même ils auraient quelquefois heurté dans le sentier difficile du monde parmi leurs chutes, leurs faiblesses et leurs *enfances*, ils n'en resteraient pas moins les enfants de Dieu ! "

MICHELET.

LE SACRIFICE

— Non elle ne m'aime pas, elle ne m'aimera jamais, se dit pour la centième fois le pauvre Jean en rentrant chez lui, une charmante maisonnette où il vivait avec sa mère. Non, elle ne m'aime pas, et pourtant, mon Dieu ! pourtant je mourrais pour elle.

Jean était un grand et solide gaillard de vingt-cinq ans ; sous un extérieur robuste il cachait un cœur d'or, un cœur dévoué et sincère. C'était un homme à l'aise, un homme bien " parti ". D'ailleurs, il n'avait pas volé son bien, car il travaillait dur et ne dépensait guère. Sa ferme était la mieux tenue de la paroisse et elle rapportait gros.

Pourtant, Jean n'était pas heureux ; il était souvent triste et recherchait la solitude. Sa mère, inquiète, lui en demandait un jour la cause.

— Tu sais que j'aime Hé-

lène, lui répondit Jean, et il me semble qu'elle ne m'aime pas.

— Tu te trompes, répondait la mère. Comment ne pas t'aimer, toi mon enfant ? Tu es le plus riche de la paroisse, elle ne regarde que toi, et va donc !

Si Jean était le plus riche de la paroisse, Hélène en était la plus jolie fille ; elle n'était cependant pas coquette, elle aimait même Jean avec qui elle avait joué autrefois, mais quand on lui parlait de mariage, elle tournait la conversation. Pourtant Jean l'aimait bien et il pensait au temps heureux où, jeunes tous deux, ils allaient à l'église bras dessus bras dessous, jurant de s'aimer toujours, toujours, et de ne se quitter jamais, jamais. Il y a loin de la ville à la campagne où Jean habitait. Aussi les visiteurs étaient-ils rares dans cette partie du pays.

Un soir de juillet, une voiture déposa à la porte



Statue de Jeanne d'Arc inaugurée à Nancy le 28 juin dernier

les siens, et la haine et l'esprit de dispute. Aucun siècle n'a manqué de martyrs batailleurs, qui sans doute mouraient de bonne grâce, quand ils n'avaient pu tuer. . . . Ces fanatiques n'ont rien à voir ici. La sainte fille n'est point des leurs, elle eut un signe à part : bonté, charité, douceur d'âme.

" Elle eut la douceur des anciens martyrs, mais avec une différence. Les premiers chrétiens ne restaient doux et purs qu'en fuyant l'action, en s'éparpillant la lutte et l'épreuve du monde. Celle-ci fut douce dans la plus âpre lutte, bonne parmi les mauvais, pacifique dans la guerre même ; la guerre, ce triomphe du diable, elle y porta l'esprit de Dieu.

" Elle prit les armes quand elle sut " la piété qu'il y avait au royaume de France. " Elle ne pouvait voir " couler le sang français. " Cette tendresse de cœur, elle l'eut pour tous les hommes ; elle pleurait après les victoires et soignait les Anglais blessés.